

Place aux livres

Numéro 38, été 1994

À l'affiche, cent ans de cinéma au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (38), 58–61.



Marc Ferro. *Cinéma et Histoire*. Paris: Gallimard, 1993 (1977) (nouvelle édition augmentée), 290 p. (Collection «Folio histoire», n° 55).

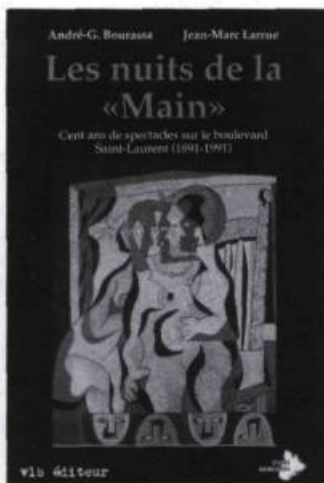
Marc Ferro figure comme l'un des plus importants historiens de ce siècle. Auteur de nombreux livres, il est aussi rattaché à la direction de la revue française *Les Annales* pendant plus de vingt ans.

Ce livre, son plus célèbre, tente d'établir des liens entre le cinéma et l'histoire. Il ne s'agit pas de relater l'histoire du cinéma, mais plutôt de raconter l'histoire en utilisant le cinéma (documentaire et fiction) comme une source pour l'historien, au même titre que les journaux d'époque ou les autres archives. Cette hypothèse audacieuse, Ferro l'a maintes fois exposée, et ce recueil d'articles en présente diverses applications, surtout à propos des films européens ou américains, du muet à nos jours. Il n'y est pas directement question de cinéma québécois ou canadien, mais l'auteur suggère des pistes de réflexion qui seront utiles à l'historien ouvert aux idées originales.

On y trouve toujours les textes célèbres «Le film, une contre-analyse de la société?», «Trois façons d'écrire l'histoire», et une section partiellement inédite qui comprend des articles sur la Roumanie, sur le film *M le maudit* de Fritz Lang, et d'autres textes dont «Y a-t-il une vision filmique de l'Histoire?», «Aux États-Unis, cinéma et conscience de l'Histoire».

Il s'agit d'un livre important sur le cinéma venant d'un auteur qui ne s'est pas exclusivement consacré à son étude, mais qui aura exercé beaucoup d'influence par sa contribution stimulante.

Yves Laberge



André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue. *Les nuits de la «Main»*. Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991). Montréal: VLB éditeur, 1993, 361 p. (Coll. «Études québécoises», 30).

Tout en continuant à s'intéresser au théâtre québécois, Jean-Marc Larrue et André-G. Bourassa, très engagé dans l'étude du genre littéraire, livrent ici le résultat d'une recherche éclectique, de longue haleine. Ils retracent les hauts et les bas du monde du spectacle sur la «Main» (mot attesté dès 1825) à Montréal, à travers les centaines d'établissements relevés, en soulignant particulièrement l'importance du théâtre yiddish et du Monument National.

L'étude suscite l'attention du lecteur sensible à la diffusion de la culture internationale à Montréal en plus de démontrer que le boulevard est un enjeu majeur dans la lutte qui oppose les francophones et les anglophones de la ville. Véritable microcosme du spectacle québécois, la «Main» est «le théâtre de toutes les audaces», marqué par la naissance du cinéma au Québec et au Canada, par l'essor du burlesque, de la modernité théâtrale québécoise, par les Veillées du Bon Vieux temps et les Variétés lyriques.

Ce livre retrace chronologiquement les activités du boulevard. Celui-ci est situé au nord du port de Montréal qui accueille une vague d'immigration importante dès le milieu du XIX^e siècle. Cette partie du boulevard (Lower Main) deviendra d'ailleurs vers 1900 le refuge de la communauté juive. La «Main» finit également par s'imposer comme une frontière entre les communautés anglophones et francophones et comme une escale pour les troupes américaines et françaises. La vocation internationale du boulevard implique qu'il devienne un lieu symbolique qui transcende les modes esthétiques et thématiques, lieu où des acteurs tentent de s'établir, voire de réaliser un projet national comme lors de la construction du Monument National en 1893. Il ne faut pas oublier non

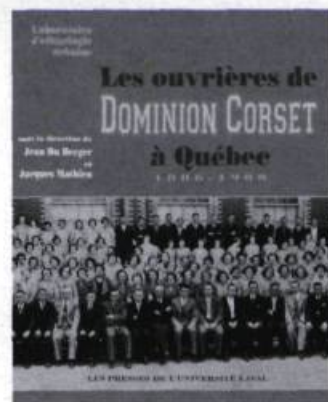
plus l'inauguration des cours d'élocution en 1898, qui, comme le Monument, sont mis sur pied par l'Association Saint-Jean-Baptiste.

Soulignons également que la «Main» profite du Prohibition Act et, subséquemment, de la fermeture de cabarets new-yorkais, dont les artistes viennent alors se produire davantage à Montréal.

Non seulement la «Main» est fortement américanisée mais elle est également le siège des débuts de la modernité. En effet, comme les auteurs le démontrent, «on associe souvent l'apparition de la modernité au Québec à la fondation des Compagnons du Saint-Laurent [...]. En réalité, c'est sur la scène du New Empire que les artistes locaux regroupés par Henri Letondal [...] sous le nom de Petit Théâtre tentèrent une première expérience "moderne" en créant [en 1922] dans des décors minimaux une pièce sans intrigue».

L'essai porte davantage sur l'histoire culturelle de Montréal que sur l'histoire d'un genre littéraire, voire son institutionnalisation. Il contient une bibliographie imposante et deux appendices. Le premier présente une notice démographique et, le deuxième, un répertoire sur les lieux d'art et de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent entre 1842 et 1992.

Jean-Nicolas de Surmont



Jean Du Berger et Jacques Mathieu. *Les ouvrières de Dominion Corset à Québec 1886-1988*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1993, 150 p.

À l'angle formé par la rue Dorchester et le boulevard Charest, juste en face du restaurant *Le petit bedon*, on peut admirer un édifice imposant. Il s'agit de l'ancienne usine de la Dominion Corset. Tous sont d'accord pour qualifier l'immeuble de «belle bâtisse». Les plus élitistes parlent d'elle comme d'un «beau morceau de patrimoine». Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on oublie que, dans ce bel édifice, des gens y travaillaient.

L'équipe du Laboratoire d'ethnologie urbaine nous fait revivre l'époque où la Dominion Corset, fondée par Georges-Élie Amyot, était la compagnie qui engageait le plus de personnel à Québec. Pour ce faire, on a rejoint celles qui y ont travaillé et on les a fait parler.

À cet égard, cet ouvrage est ingénieusement construit. En effet, on alterne le récit historique et les extraits d'entrevues avec les ouvrières. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que les propos de ces «archives vivantes» ne manquent pas de piquant. Ainsi, on apprend que, dans les années 1920, il était mal vu pour les jeunes filles de travailler en usine. Ce qui ne les empêchait pas de tenter leur chance. On entrait à la Dominion par l'entremise d'amis. Saviez-vous que, jusqu'à la fin des années 1950, il était interdit aux ouvrières de se marier? Saviez-vous que, lors des épidémies de grippe, une infirmière prenait la température des travailleuses à la fin de chaque journée?

Tout ceci et bien d'autres choses retiennent l'attention dans ce petit livre qui se lit trop vite... On s'y amuse, comme en regardant un vieux film en noir et blanc!

Jacques Bélanger



Guy Perron. *Une existence dans l'ombre du père. Daniel Perron dit Suire, 1638-1678.* Pont-Viau: s.e., 1990, 210 p. En vente chez l'auteur: 527, rue Saint-André (Pont-Viau), Laval, H7G 3A2.

Comme le mentionne l'auteur, ce volume fait «revivre l'histoire de Daniel Perron dit Suire». Même si celle-ci fut brève, soit à peine 40 ans, elle est jalonnée de nombreux événements. Quatre chapitres, alliant un cheminement thématique et chronologique, sont consacrés à Daniel Perron. Ce sont, dans l'ordre, sa vie en France et ses origines familiales, son établissement en Nouvelle-France, ses démêlés avec la justice, et sa famille. Les trois autres chapitres relatent le sort des enfants de Daniel Perron, le dispersement de la famille en Amérique du

Nord, et la dualité religieuse, puisque Daniel, baptisé luthérien, abjure et embrasse la foi catholique.

Le texte est agrémenté d'encarts historiques, de transcriptions de textes anciens et d'un index. Un style littéraire alerte rend la lecture facile et agréable. Des recherches ont été menées dans les archives départementales de la Charente-Maritime ainsi que dans les archives judiciaires de la Nouvelle-France pour mener à bien cette biographie.

Sylvie Tremblay



Louis-Antoine De Bougainville. *Écrits sur le Canada.* Publiés sous la direction de Roland Lamontagne. Préface d'Étienne Taillemite, inspecteur général des Archives de France. Québec: Éditions du Pélican, 1993, 455 p.

Louis-Antoine De Bougainville (1729-1811) nous est surtout connu comme aide de camp de Montcalm lors de la guerre qui aboutit à la conquête de 1760. Il est pourtant célèbre en tant que navigateur qui effectua son tour du monde entre 1766 et 1769 et en tira un récit fort goûté.

Les textes de Bougainville regroupés dans cet ouvrage se rapportent à la période «canadienne» qui s'étend de 1756 à 1760. Le jeune Bougainville fut ainsi mêlé directement aux tentatives françaises pour repousser les attaques anglaises qui aboutirent à la prise de Québec en 1759, à la capitulation de Montréal l'année suivante et à la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre par le traité de Paris en 1763. Bougainville fournit des observations de première main sur cet épisode de notre histoire.

La deuxième partie, de loin la plus intéressante, est le «Journal de l'expédition d'Amérique», dans lequel le militaire se double du journaliste. On y revit la prise du poste de Chouagen sur le lac Ontario en 1756 et celle du fort William Henry en 1757 (ce qui a pu inspirer le scénario du livre et du film *Le dernier des Mohicans*). Suivent l'expédition

de Carillon en 1758 et le voyage de Bougainville à titre d'émissaire de Montcalm à Paris à l'hiver 1758-1759. Sont finalement relatés le siège de Québec en 1759, la défense et la capitulation de Montréal en 1760, à laquelle s'affaira Bougainville, avant d'être fait prisonnier et de retourner à Paris à la fin de l'année.

Au gré des péripéties de cette guerre, Bougainville ne nous épargne aucun détail et aucun chiffre sur les lieux parcourus, l'emplacement des postes, l'effectif militaire, les attitudes des divers groupes autochtones qui s'associaient sporadiquement aux militaires des deux camps.

La troisième partie regroupe des lettres expédiées par Bougainville à son frère et à madame Hérault de Séchelles.

Considérant la carrière impressionnante que Bougainville a connue par la suite et la stature du stratège militaire et de l'homme de science qu'il devint, il est intéressant de constater dans les textes du présent ouvrage la fraîcheur et le romantisme du jeune homme dévoué à sa famille, de même que l'ardeur et l'idéalisme de l'aide de camp. L'expérience acquise avant la trentaine en Nouvelle-France constituera pour lui le tremplin des années de maturité.

Il faut louer l'initiative du professeur Lamontagne d'avoir rendu disponibles ces textes de première main, dont le style a peu vieilli.

On doit cependant déplorer l'absence de cartographie qui aurait facilité la localisation des lieux décrits et la visualisation des itinéraires.

Philippe Barrette



Clermont Bourget et Robert Côté. *En passant par la Côte de Bellechasse... J'ai rencontré trois beaux villages!* s.l. Groupe de recherches en histoire du Québec inc., 1993, 56 p.

Cette brochure relate l'évolution physique de trois villages situés en aval de Québec, sur la côte sud du fleuve Saint-Laurent, et dont la fondation remonte à la seconde

moitié du XVII^e siècle: Beaumont, Saint-Michel et Saint-Vallier.

On y relate les changements survenus au fil des siècles de ces seigneuries devenues paroisses, villages et lieux de villégiature pour les citoyens de Québec. Les auteurs ont aussi inséré des anecdotes concernant certains bâtiments ou faits historiques, de façon à les rendre plus vivants à nos yeux. De nombreuses illustrations, cartes anciennes, gravures et photographies viennent confirmer le caractère encore champêtre de ces agglomérations. Mentionnons particulièrement de belles aquarelles de Dany Boudreault illustrant chacun des trois villages à une époque donnée.

Cette brochure destinée à faire connaître le patrimoine bâti de la côte de Bellechasse constitue un ouvrage de vulgarisation agréable à lire et à feuilleter.

Sylvie Tremblay



Esdras Minville. *Pages d'histoire 3. Visions d'histoire du Canada et du Canada français.* Montréal: Les Presses HEC /Fides, 1992, 544 p. (Œuvres complètes 10).

Esdras Minville. *La vie sociale 1. Le nationalisme canadien-français.* Montréal: Les Presses HEC/Fides, 1992, 569 p. (Œuvres complètes 12).

Esdras Minville compte parmi les plus importants penseurs de l'histoire du Canada français, tant par l'abondance de son œuvre que par sa profondeur. Tour à tour professeur et directeur de l'École des Hautes Études commerciales (HEC), de 1922 à 1962, Minville n'a pas seulement été un éminent économiste: il fut aussi un authentique intellectuel, un homme qui a voué sa vie à la cause nationale canadienne-française.

Lui-même ancien directeur des HEC, François-Albert Angers fut son disciple et son ami. Il se consacre depuis plusieurs années à la publication des *Œuvres complètes* d'Es-

dras Minville. Il faut d'ailleurs saluer cet autre intellectuel pour son courage et son dévouement. À ce jour, douze tomes ont paru. Les deux derniers portent sur notre histoire nationale et sur le nationalisme canadien-français.

Le volume 10 constitue un recueil de l'œuvre proprement historique d'Esdras Minville. Il se divise en deux grandes parties. On retrouve d'abord un cours d'*histoire économique du Canada de la découverte à la Confédération*. Au terme de ce chapitre, le lecteur croit mieux comprendre l'économie canadienne dans une perspective historique. C'est peut-être que Minville voyait l'économie davantage comme une science sociale que comme une science exacte. On note aussi chez lui cette subordination du matériel au spirituel, de l'économique au politique. Sa pensée économique visait en effet à mettre au service de la survie nationale des Canadiens français, le progrès matériel, en favorisant l'expansion industrielle des campagnes autour de l'agriculture.

Minville avait rédigé son *histoire économique* dans les années 1930 pour ses étudiants des HEC. Elle est, au dire du commentateur, la première tentative d'histoire économique générale du Canada. Ce n'est pas peu dire. À cet égard, comme à bien d'autres, il est juste d'affirmer qu'Esdras Minville a été un innovateur.

Outre l'histoire économique, on trouve dans ce volume divers textes historiques s'apparentant moins à la chronique qu'à l'essai philosophique. Dans la partie examinant les «quelques aspects du problème social» du Canada français, l'auteur définit ainsi le Canada français: Ce n'est «ni une entité territoriale, ni une entité politique autonome. [...] C'est en premier lieu un fait démographique, une population; en second lieu, une communauté nationale, c'est-à-dire un groupement humain particularisé par une certaine culture; enfin, et au double titre ci-dessus, une composante de l'État canadien à la formation duquel il a contribué, à la vie duquel il participe et dont il constitue l'élément original par excellence, la donnée différenciatrice» (10, p. 242).

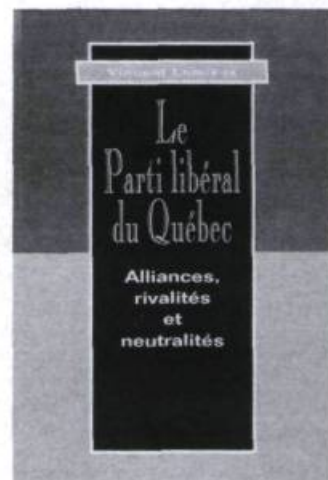
Minville était un nationaliste militant. Il était donc naturel qu'un volume de ses *Œuvres* portât sur le nationalisme canadien-français. Le volume 12 s'ouvre sur une partie où sont définis divers concepts: culture, nation, société, dans une perspective canadienne. Puis, on trouve ses écrits nationalistes regroupés selon trois grandes périodes: les années 1920, époque où il participe à la rédaction de l'*Action française* aux côtés de Lionel Groulx et où il fonde *L'Actualité économique* (1925), puis l'*Action nationale* (1933); la décennie 1935-1945, durant laquelle Minville poursuit sa réflexion et s'attache à définir la spécificité de la culture

canadienne-française; et enfin, les années 1945 à 1960, où la pensée du directeur des HEC évolue jusqu'à en «arriver à une vision nationaliste du monde, dans lequel s'insère le Canada français». L'ouvrage se termine avec un «testament politique, culturel et socio-économique».

Le nationalisme de Minville était essentiellement culturel et se rattachait à celui de Groulx. Il n'a rien à voir avec le nationalisme aujourd'hui en vogue. Son œuvre est toute orientée vers un but dont il ne dévie pas: chercher les sources du problème canadien-français, qui est celui de la survie nationale, et y trouver une solution. Pour Minville, l'universel ne pouvait être atteint que par le particulier.

Rendre compte de 1 100 pages en quelques lignes constitue un défi de taille. Le mieux est encore de parcourir soi-même ces écrits et d'en découvrir la richesse. L'œuvre d'Esdras Minville, bien comprise, peut assurément stimuler notre réflexion sur la vie nationale actuelle en tenant compte de l'évolution des dernières décennies. Et ses *Œuvres complètes* pourront sans doute contribuer, pour reprendre son heureuse formule, à former le citoyen canadien-français.

Martin Langevin



Vincent Lemieux. *Le Parti libéral du Québec. Alliances, rivalités et neutralités.* Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1993, 257 p.

Le Parti libéral du Québec (PLQ) a largement dominé la scène politique provinciale depuis le début du vingtième siècle. Comme le soutient le politologue Vincent Lemieux, le PLQ a formé directement ou indirectement au cours de cette période tous les gouvernements qui se sont succédé à la barre de l'État. Tant les gouvernements de l'Union nationale que du Parti québécois tirent leur origine de leur dissidence au sein du Parti libéral du Québec. Manifestement

le PLQ est une véritable institution au sein de notre système partisan.

L'ouvrage de Vincent Lemieux tente d'expliquer, à l'aide d'un modèle théorique, les raisons des succès et défaites du PLQ. Trop souvent, la victoire ou l'échec d'un parti sont imputés à son chef. L'auteur développe un modèle d'analyse centré sur l'espace dans lequel évolue le parti afin d'en expliquer les succès ou défaites. D'ailleurs, il définit trois espaces: partisan, intra-sociétal et extra-sociétal. Lemieux aborde ensuite son sujet en délimitant cinq périodes clés de l'histoire du PLQ: 1897-1936, 1936-1960, 1960-1976, 1976-1985, 1985-1989. Chaque période est l'objet d'un chapitre où Lemieux analyse les échecs ou les succès du parti pour chacune des élections s'y étant déroulées. Il termine son analyse par une théorie de l'alliance, de la rivalité et de la neutralité applicable aux partis politiques afin de mieux comprendre la place qu'occupent ceux-ci dans notre système partisan.

L'auteur nous offre un essai qui plaira davantage aux universitaires, aux étudiants en science politique et aux journalistes qu'à monsieur-tout-le-monde. Ce livre se veut une excellente référence pour qui s'intéresse à l'histoire des partis politiques québécois. Un ouvrage à conseiller à ceux qui désirent prendre du recul par rapport à l'actualité.

André Élémond



Helmut Kallmann et Gilles Potvin (sous la direction de). *Encyclopédie de la musique au Canada*. Montréal, Fides, 1993, 3880 p. (3 t.) [édition originale en anglais: 1983].

Les éditions Fides lançaient en décembre 1993, pour la deuxième fois, l'*Encyclopédie de la musique au Canada*. Depuis la première édition, l'équipe de l'EMC avait procédé à une étude de faisabilité et à une étude de marché auprès d'usagers. À la demande du public concerné, elle commençait à recevoir de nouvelles versions de textes en juin 1989 et ceci jusqu'à décembre 1991. Le résultat est sensible: 820 nouveaux articles en plus d'un suivi effectué chez les personnes de l'industrie de la musique. Au total

plus de 3 965 articles rendent compte de la vie musicale au Canada depuis Louis Jolliet jusqu'à Roch Voisine.

La majeure partie des articles sont en fait des biographies de personnes, d'ensembles musicaux ou d'institutions musicales. À cela s'ajoutent également des articles de fond sur des sujets comme les autochtones, la chanson au Québec, ou des articles portant sur certaines œuvres comme *Colas et Colinette* ou le *Bailli dupé*, *Vive la Canadienne*.

La direction de l'ouvrage a été confiée à deux personnes qui ont marqué l'étude de l'histoire de la musique au Canada: Gilles Potvin et Helmut Kallmann. Il faudrait enfin souligner que le tiers des textes ont été rédigés en français, élément qui témoigne de l'importance du Québec dans la vie musicale canadienne depuis les débuts; cependant, le lancement a tout de même été fait dans l'édition anglaise. Décrié par plusieurs, ce retard de l'édition française ajoute toutefois un élément à l'édition anglaise: la présentation en 3 tomes. L'ouvrage est en ce sens plus maniable et la présentation graphique s'en trouve également améliorée. En revanche, il est peut-être regrettable que l'ouvrage ne présente pas une discographie complète des œuvres de chaque ensemble ou artiste; le manque d'espace et de temps peut expliquer ces lacunes. Néanmoins le chercheur, l'étudiant ou le mélomane y trouveront un outil incomparable qui sert de base à des recherches plus approfondies.

Jean-Nicolas de Surmont

Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.). *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, 1992, 318 p.

Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.). *La recherche littéraire. Objets et méthodes*. Montréal et Paris: XYZ éditeur et Presses universitaires de Vincennes (avec la collaboration du Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise), 1993, 503 p. (Coll. «Théorie de la littérature»).

Ces deux ouvrages portant sur la littérature québécoise résultent de deux colloques internationaux centrés sur les questions de méthode. Avec la prolifération des recherches consacrées à la littérature et la multiplication des approches théoriques interdisciplinaires pour tenter d'interpréter les œuvres, on ne peut que se réjouir de cette volonté de rassembler en un ouvrage des études variées illustrant de multiples tendances souvent divergentes.

Les auteurs, Nord-Américains et Européens, sont des universitaires rattachés pour la plupart à des centres de recherche subventionnés et livrent ici les résultats des travaux



de leur équipe de recherche. Il faut à juste titre souligner l'apport des chercheurs européens qui se penchent sur nos questions littéraires avec des bases théoriques originales.

Le livre sur le roman québécois propose une vingtaine d'études sur des ouvrages récents dans lesquelles chaque analyste tente de mettre en évidence la méthode utilisée, avant de procéder à l'analyse proprement dite. Il y est question d'œuvres diverses, par exemple celles de Jacques Godbout, Anne Hébert ou Gabrielle Roy, à la lumière de méthodes variées: anxiologie, déconstruction, sociocritique, etc. Quant au livre sur *La recherche littéraire*, il déborde en fait le cadre strict des œuvres littéraires, puisqu'il y est aussi brièvement question de cinéma, de peinture, de performance, et contient le double d'études par rapport au précédent. On y traite également de théorie de l'histoire littéraire, d'analyse du discours, de poétique et d'idéologies. Les deux ouvrages offrent en fait un état des lieux dans la recherche en littérature.

On ne saurait trouver ici des manuels d'introduction pour un lecteur non initié en études littéraires, puisque le niveau de clarté des articles varie beaucoup d'un texte à l'autre. Cependant, l'universitaire déjà familier avec certaines de ces méthodes découvrira un riche panorama de la recherche actuelle. ♦

Yves Laberge